

Antón Arrufat, une réalité vécue et exprimée

par Marc Sagaert

*Je crois en la vérité objective,
Je crois en la connaissance à venir,
Je crois en la matière,
Je crois aux forces contraires
Amen*

Antón Arrufat, *Oraison journalière*

La seule chose que j'ai faite dans ma vie, c'est écrire
Antón Arrufat

Une anthologie est le fruit d'un temps singulier, différent de celui de l'écriture première. Elle est le résultat d'un choix évidemment subjectif. Dans le cas d'une anthologie personnelle, l'auteur est invité à se pencher sur un temps écoulé, à mettre ses pas dans ceux d'un être tout à la fois vertigineusement proche et considérablement autre, à revenir sur ses écrits passés, parfois délaissés ou oubliés. Cette lecture nouvelle est forcément *intranquille*. L'auteur n'étant pas le mieux placé pour évaluer sa propre écriture. C'est en tout cas ce que pense Antón Arrufat pour qui « la lecture de soi-même est la plus dérangeante de toutes les lectures possibles parce qu'elle fait ressurgir des souvenirs, des questionnements et des joies passées », qu'elle procure « un étrange malaise » où se mêlent des sentiments contraires, une joie maladive, un peu craintive, la disculpation et le fait de penser « un ce n'est pas mal du tout ¹ ».

Maladroit en ce qui concerne la connaissance de lui-même,

¹ Antón Arrufat, *Anthologie personnelle*, Barcelona, Mondadori, 2001.

Arrufat confesse également que le *connaiss-toi toi-même* socratique est, en ce qui le concerne, une torture infructueuse². Ce temps singulier, dont nous parlions plus haut, est aussi celui des lecteurs qui viennent selon lui non seulement apporter à l'œuvre leur propre éclairage, mais permettent aussi, d'une certaine manière, à l'auteur de définir son identité d'écrivain.

La vie nous réserve parfois de belles surprises, des rencontres rares qui glissent dans le courant des jours leur marque et leur trace : de petites joies qui s'épanouissent, qui fleurissent comme des fruits délicats gorgés de fins parfums, des soleils, de petits bonheurs en somme dont on ne mesure vraiment l'importance que quand ils nous sont ôtés.

La vie nous offre parfois de ces rencontres authentiques qui, comme l'écrivait si justement François Cheng, « se situent toujours à un niveau plus profond ou plus élevé ouvert sur l'infini. » Ma rencontre avec Antón Arrufat, à l'aube de l'année 2020, fait assurément partie de ces moments d'exception.

Nos échanges se déroulaient autour d'un thé vert, d'un verre de vin ou d'une coupe de champagne, dans mon bureau du palais Prado, et le plus souvent dans le grand salon de son appartement de l'Ateneo, bordé de bibliothèques et d'œuvres d'art. On y accédait après avoir gravi quelques marches et après avoir salué d'un regard discret la poupée noire *santera* qui trônait sur le banc du couloir.

On se retrouvait aussi, parfois, dans l'espace qui lui servait à la fois de lieu de travail et de repos, et où j'avais remarqué, en particulier, au-dessus de son bureau, différents portraits d'Antón, dont un signé Chinolope (le célèbre photographe cubain Fernando López Junqué), deux portraits d'Oscar Wilde, l'un où il se trouvait seul, l'autre en compagnie de Lord Alfred Douglas et une curieuse peinture-collage, peut-être de Raúl Martínez, dans laquelle s'inscrit l'affiche de la pièce d'Antón *El vivo al pollo*,

² Antón Arrufat, *La Manzana y la flecha*, La Habana, edición Alarcos, 2007.

présentée le 1er avril 1961 au Teatro Prometeo de La Havane, dans une mise en scène de Francisco Morín.

Une peinture du mexicain José Luis Cuevas, artiste que nous avons tous les deux connu, ornait également l'un des murs de cette pièce.

Au cours de ces précieux moments, l'écrivain se montrait tout à la fois profond, sincère et malicieux, un fin sourire illuminait alors son visage et nous riions beaucoup. De la mort, il faisait mine de se moquer. Alors que je le questionnais sur la présence récurrente de ce thème dans son œuvre, il occultait la question par une pirouette ; il avait un vrai don pour le faire quand il ne souhaitait pas répondre à une question : « Je suis mort, dis-tu ? Tu me vois voler dans la pièce de mes propres ailes » m'avait-il dit en guise de réponse. Et devant ma stupéfaction, il ajouta : « Et toi, tu es mort ? » Entre amusé et interloqué, je lui répondis : « Non, je suis là ». C'est alors qu'il me dit légèrement attristé : « Non, puisque tu vas partir »...

Nous avons passé également des heures inoubliables avec Jean-Pierre Han, David Ferré et Jacques Aubergy, lors de leur séjour à Cuba, ou encore avec mes amis cubains Alfredo Rodríguez Diago et Alejandro Benítez Cruz.

Grâce à la complicité de mon éditeur et ami, Jacques Aubergy, déjà cité, directeur des éditions L'atinoir, j'ai eu le plaisir de traduire une vingtaine de ses contes et nouvelles³, de présenter avec Antón l'édition bilingue de cet ouvrage à La Havane, le 24 avril 2022, dans la salle José Antonio Portuondo du Palais del Segundo Cabo, et c'est à la Maison de l'Amérique latine à Paris que, quelques mois plus tard j'ai lu quelques-uns de ses textes, accompagné par le flûtiste cubain José Lázaro Álvarez Pizzorno. J'ai, par ailleurs, eu l'occasion de mener avec Arrufat des entretiens,

³ Antón Arrufat, *Fracture et autres histoires*, édition et traduction de Marc Sagaert, Marseille, L'atinoir, 2022.

Antón Arrufat, *Le Jeu de domino et autres histoires*, édition et traduction de Marc Sagaert, Marseille, L'atinoir, 2023.

un reportage vidéo⁴ et des séances de photos, de passionnants échanges dont témoignent les clichés de Xiomara Guillarte et les captations réalisées par Raupa.

Antón nous a quittés le 21 mai 2023, succombant à une pneumonie à l'âge de 87 ans, quelques jours avant l'hommage que l'Alliance Française avait prévu de lui consacrer. C'est donc malheureusement sans sa présence, empli d'une vive émotion et d'une grande tristesse que nous avons réalisé cet hommage au cours duquel les mots sensibles d'Anne Petot nous ont procuré un peu de réconfort.

L'écrivain souhaitait vivement que son œuvre poétique soit publiée en français et il avait répondu une fois de plus avec enthousiasme et générosité à notre proposition d'édition d'un choix de ses poèmes. Nous voulions faire ce choix ensemble, mais la vie en a décidé autrement. Le poète n'aimait pas le terme d'anthologie, nous lui avons donc préféré celui de *Poésie réunie* et avons retenu le titre de l'un de ses poèmes pour l'intituler : *Le Livre aimé*.

Les 83 poèmes ici présentés sont extraits des recueils *En claro* — premier ouvrage publié par Arrufat en 1962, dans la petite maison d'édition havanaise de Reinaldo Ballina, un livre blanc avec une tache bleue, dont la couverture est illustrée par le peintre Raúl Martínez à qui Antón était très lié. *Escrito en las puertas*, publié chez Cuadernos Unión en 1968, et dont la couverture est ornée de signes jaunes sur fond noir et enfin *La Huella en la arena* publié aux éditions Letras cubanas en 1986 et dont la couverture est due à Roberto Medina.

La poésie tient une place significative dans l'œuvre polymorphe d'Arrufat qui aborde aussi et avec un égal bonheur le théâtre et le roman, la chronique, la nouvelle et l'essai. Certes, l'interconnexion est, comme le souligne Abel

⁴ Voir dans le numéro spécial multimédia des *Lettres Françaises* publié à La Havane en juillet 2021, la captation vidéo de cet entretien.

González Melo, une des clés de l'écriture d'Antón. L'écrivain ne confie-t-il pas lui-même joliment à Leonardo Padura lors d'un entretien que, chez lui « les genres s'illuminent les uns les autres » et qu'il essaie : « d'en effacer les limites » ?

Dans *Antón Arrufat, Chronique d'un voyage*⁵, Jesús David Curbelo évoque la vie publique d'Arrufat, « éclaboussée par les avatars de la politique culturelle du pays dans les années 60 et 70 du siècle dernier ». Il ajoute que « bien que sa pleine réintégration au sein de la littérature cubaine fût relativement rapide et cohérente et qu'elle parvint même à s'étendre à différents lieux hispano-américains (Espagne, Mexique, Équateur, Argentine), il n'en fut pas de même en ce qui concerne les autres langues. Par exemple, Arrufat est aujourd'hui quasiment inconnu dans les pays francophones. »

Et la poésie ne fait pas exception, l'œuvre poétique d'Arrufat est aujourd'hui encore – si l'on excepte les quelques rares poèmes publiés au cours des ans en revue – totalement inédite. C'est pourquoi il nous a semblé important de faire connaître à un public plus large cette œuvre exceptionnelle grâce à sa traduction en français. De même seront édités prochainement grâce à l'amabilité de son frère Roberto, ses écrits sur le théâtre⁶.

Arrufat a commencé à écrire très jeune : « L'écriture, me disait-il, m'a toujours intéressé. J'ai commencé à écrire des poèmes quand j'étais en classe à Santiago. Quand le frère Hernández, maître d'école, commençait à expliquer le cours, je m'ennuyais et, de manière dissimulée, je commençais à écrire des poèmes alors qu'il pensait que je prenais des notes sur la leçon. J'ai écrit mes premiers poèmes alors que j'avais 8 ou 9 ans et ensuite plus

⁵ Jesús David Curbelo, *Arrufat, Chronique d'un voyage*, Les Lettres Françaises, numéro 57, septembre 2023.

⁶ Il s'agit de notre traduction de *La Pomme et la flèche*, à paraître chez Actualités éditions.

sérieusement à 10 ou 12 ans, quand je suis parti pour La Havane. L'essentiel de ce que j'avais écrit s'est perdu au moment du déménagement. Quelques poèmes d'enfance ont été sauvés, je les ai arrangés ensuite et, quand j'ai commencé à publier, j'en ai choisi quelques-uns.⁷ »

Cependant, comme l'écrivain me le confiera encore, écrire était pour lui un grand mystère et une vraie complication. Tout à la fois un enchantement et une fatigue : « Je n'ai jamais réussi à comprendre pourquoi on écrit. Et surtout pourquoi écrit-on des poèmes. La poésie est pour moi un mystère absolu. Cela me vient tout à coup. Je peux être à la cuisine ou faire quoi que ce soit et soudain vient le poème. Automatiquement, je prends un papier et un crayon. La poésie, en particulier, je dois l'écrire avec un papier et un crayon. Mais j'ai toujours fait en sorte que certaines poésies ne soient pas verbales. D'utiliser des mots qui ne peuvent l'être dans un poème, car ils le feraient éclater. Ce qui me conduit à écrire un poème, mais en prose⁸. »

Comme le rapporte Cira Romero⁹ :

« Arrufat écrit un poème à partir d'une première esquisse mentale, qui peut n'être qu'à peine un vers ou rien qu'un mot, et ensuite, quand le texte manuscrit du poème existe, il le lit à haute voix en marchant d'un coin à un autre de la pièce où il se trouve au moment de son écriture.

Il le tient pour pratiquement terminé, lors de ce qu'il appelle un premier acte, lequel peut être suivi de plusieurs autres jusqu'à ce qu'il en soit relativement satisfait. »

Mais le poème semble ne jamais être définitif, si l'on en croit les différentes versions des textes réalisées au cours des années et des publications.

⁷ Entretien avec Antón Arrufat réalisé par Marc Sagaert in *Francia-Cuba*, numéro spécial des Lettres Françaises en espagnol, La Havane, septembre 2021.

⁸ Ma traduction

⁹ Antón Arrufat, *Poesías reunidas*, introducción de Cira Romero, Miami, D'Mc Pherson LLC, 2022. (Ma traduction)

Un des éléments caractérisant la poésie d'Arrufat est le pouvoir de synthèse et l'expression singulière, parfois étrange, de ce que je me risquerais à appeler sa *drumaturgie*. Une impulsion vitale semble l'animer, comme s'il s'agissait de contenir le temps. L'urgence de dire une réalité vécue et exprimée, une difficulté d'être qui semble aller en deçà et au-delà de la mort. De la séparation, une petite mort que l'on ne peut conjurer. L'amour, la mort, le temps, la mémoire, la peur, la nostalgie d'un monde à jamais perdu qui trouve son unique résurrection, son unique salvation dans l'écriture. C'est en effet grâce à l'écriture que tout s'éclaire, que la vie s'offre un horizon.

Ce qui caractérise aussi la poésie d'Antón, c'est cette singulière manière d'exprimer les tourments de la vie, les blessures, la violence qui ne dit pas toujours son nom.

Arrufat dit la fragilité d'un instant de bonheur intense qui, à peine né, est déjà sur le point de se fondre dans un temps qui se presse à questionner l'existence même :

*La vie, l'autre, celle que.
La vie, l'autre, l'impossible.
L'as-tu embrassée ?
L'as-tu possédée.
L'autre, l'impossible, celle que.
Tu l'aurais tenue dans les bras. Un instant seulement.
Il y a longtemps.
L'impossible, celle qui jamais ne revient.
Celle-là. Celle que.
Quelques images dans la terre.
Quelques êtres dans la lumière.
Quelquefois tu as été debout.*

Arrufat pensait que les souvenirs contaminent notre présent, se superposent dans l'espace et dans le temps et vont jusqu'à, dans certains lieux et à certains moments, abolir l'ordre logique des choses : « le souvenir a la vertu d'annuler l'espace, la distance historique, les chronologies, les formes du présent. »

Mais, comme l'écrit Aragon : «un beau soir, l'avenir s'appelle le passé». Arrufat nous a quittés. La nouvelle m'est parvenue un de ces matins où le soleil peine à se lever et la brise elle-même semble s'effacer :

*Je cherche ma maison dans la nuit
le temps se presse
ma maison a disparu
Je reste seul dans la rue*

